



Femme libérée

LE PRINCIPAL auteur de ses heurs et malheurs n'étant plus à l'Élysée, la journaliste Valérie Trierweiler, qui signa jadis un *Merci pour ce moment*, devenu proverbial, choisit d'écrire une « nouvelle page » de sa vie – ce sont ses propres termes. Elle la place sous le signe du roman. L'aventure est louable. Son héroïne est une figure riche et passionnante de l'histoire de l'art : Adèle Bauer, épouse de Ferdinand Bloch, un puissant industriel autrichien, mécène de la Belle Époque, qui demanda à Gustave Klimt de peindre sa femme. Le résultat s'est appelé *La Dame en or*.

Quelle était la marge de manœuvre de Mme Trierweiler dans la vie d'un modèle devenu célèbre au point d'être dénommé la « Joconde autrichienne » ? Elle imagine que la jusqu'ici irréprochable Adèle pousse la conscience professionnelle un peu loin et tombe dans les bras du peintre, découvrant tout à la fois la félicité et la mauvaise conscience. Les historiens avaient émis l'hypothèse, la romancière s'y engouffre : cette situation lui sied. En revanche, elle reprend fidèlement l'image d'une grande bourgeoise viennoise pleine de nobles idées d'émancipation, bousculant l'empire masculin : être une femme libérée, on conçoit que le refrain plaise à l'auteur... Même l'écologie a sa part dans son portrait : n'a-t-elle pas été pendant

son voyage de noces proprement bouleversée par l'abattage d'un figuier symbole de la fertilité dont Freud aurait pu s'emparer pour dissenter sur l'infortune maternelle d'Adèle ? Valérie Trierweiler donne libre cours à son tempérament, partageant avec son héroïne un goût évident pour les toilettes et les parures, s'offrant une scène érotique qui tranche



LA CHRONIQUE d'Etienne de Montety

avec le reste du récit, rédigé dans un style très raisonnable, presque trop, qui la conduit par exemple à noter qu'à Vienne, en octobre, « les feuilles de marronniers prennent cette couleur ocre, presque dorée, comme une toile de Klimt ». On passe sur la comparaison un peu convenue pour saluer cette fine observation du phénomène des saisons. Et on ne relèvera cette réjouissante tautologie à propos de la proclamation de la république en Autriche qui comble l'esprit progressiste d'Adèle : « J'aurai au moins vécu cela, de mon vivant », que pour faire sourire dans une histoire où le malheur a sa part.

Une vie, une époque sont reconstituées. On ne fera pas grief à l'auteur de pratiquer

abondamment le *name dropping*, de Zweig, Mahler, à Schnitzler. Le salon des Bloch Bauer ne fut-il pas l'un des plus brillants de Vienne ? Ces prestigieux patronymes qui traversent le roman lui donnent un parfum *Mitteleuropa* ; toutefois, sont-ils le meilleur moyen de conférer à son héroïne une personnalité originale ? Vis-à-vis d'Adèle, Klimt ne brilla pas par sa délicatesse, mais quand on lit la célèbre tirade de Musset, citée par l'auteur, « *Tous les hommes sont menteurs, inconstants, faux, bavards, hypocrites, orgueilleux ou lâches, méprisants et sensuels* », etc., on aurait juré qu'une femme dépitée, à Vienne vers 1914, exprimait autrement ses sentiments, et en termes moins littéraires.

La question de ce très chic et très discutabile référencement est d'ailleurs posée par l'auteur elle-même, quand elle écrit : « *Les journalistes ne savent-ils célébrer un génie autrement qu'en étalant leur culture ?* »

Étant de la corporation, on se gardera de commenter cette assertion, laissant au lecteur le soin de répondre par lui-même. ■



LE SECRET D'ADÈLE

De Valérie Trierweiler,
Les Arènes,
305 p., 20 €.